



André DERAIN, *Les salines de Martigues*, 1913, huile sur bois, 72 x 57 cm (cat. n° 34).

SÉBASTIEN CHARLIER

Doctorant en Histoire, art et archéologie, Université de Liège

## L'ARCHITECTURE MODERNE À LIÈGE DANS LES ANNÉES 1930

La fin de la Première Guerre mondiale marque la reprise du travail des architectes après quatre longues années d'inoccupation forcée. La tâche est immense ; la pression démographique, les destructions et la mise à l'arrêt de l'industrie ont plongé la population dans la pire crise du logement que la Belgique ait connue. Très vite, le gouvernement prend une série de dispositions comme la création de la Société nationale des habitations à bon marché et l'octroi de primes à la construction. En Flandre et à Bruxelles, des architectes qui s'étaient expatriés aux Pays-Bas pendant la guerre sont appelés à expérimenter de nouvelles techniques destinées à diminuer les coûts de construction. Des personnalités comme Huib Hoste, Victor Bourgeois ou Antoine Pompe proposent des solutions inédites basées sur la standardisation tout en y associant une esthétique en phase avec les théories plastiques développées par l'avant-garde européenne.

De son côté, Liège détourne le regard. Ville bourgeoise et libérale, la Cité ardente préfère le bon goût « à la française » du style Beaux-Arts ou le régionalisme qui flatte son identité principautaire. Quant à l'Art déco qui arrive de Paris en 1925, il ne fait qu'ajouter un nouveau vocabulaire à un répertoire déjà riche en ornements de tous genres. Ainsi, alors que la scène internationale est bousculée par des personnalités revendiquant une architecture rationnelle, Liège, indifférente, se repose sur la tradition : la décoration, le recours aux matériaux naturels et l'artisanat sont encore des éléments essentiels de la pensée architecturale.

Cette situation pousse la presse architecturale à trouver à Liège un terreau favorable. S'inscrivant dans un contexte européen qui voit se multiplier les initiatives éditoriales, plusieurs revues dédiées au bâtiment font une entrée fracassante dans les kiosques. C'est d'abord *La Technique des travaux* (1925-1940 ; 1947-1977), périodique commercial édité par la Compagnie internationale des pieux Frankignoul, qui vante les mérites du béton et qui contribue à diffuser parmi les ingénieurs et les architectes les images fascinantes



Fig. 1.  
Couverture de la  
revue *L'Équerre*,  
n° 12, décembre  
1934.

des œuvres de Le Corbusier, Giuseppe Terragni ou Walter Gropius. Vient ensuite *Le Rez-de-chaussée* (1928), l'éphémère organe de l'Association des Architectes de Liège, qui mêle considérations professionnelles et culturelles sous la direction du critique Jules Bosmant. Et puis surtout, il y a *L'Équerre* (1928-1939), revue doctrinaire fondée par quelques étudiants de l'Académie des Beaux-Arts avec l'appui de Victor Bourgeois et du poète Georges Linze, qui s'engage dans la lutte contre l'académisme (fig.1). Dirigée par Yvon Falise<sup>1</sup>, elle devient l'un des principaux outils de propagande du Mouvement moderne en Belgique se faisant notamment l'écho des Congrès internationaux d'architecture moderne (Ciam). Pour la première fois à Liège, des architectes s'approprient les concepts de l'architecture fonctionnelle tout en revendiquant une architecture « sociale » c'est-à-dire une habitation saine et économique accessible au plus grand nombre.

À Liège, c'est d'abord dans le domaine du logement social qu'il faut aller chercher les premières expressions du modernisme. En 1930, sur le plateau du Tribouillet, un concours d'habitations ouvrières est organisé dans le cadre de l'exposition internationale de Liège. Louis Herman de Koninck et Victor Bourgeois y mettent en œuvre les théories de l'habitation minimum théorisées au Ciam de Francfort en 1929 (fig. 2). Les maisons destinées à des ouvriers et des petits employés disposent de tout le confort moderne – notamment une cuisine équipée et une salle de bain – dans un espace logique et compact conçu de manière à faciliter les tâches ménagères. De même, les techniques constructives sont tout à fait inédites faisant la part belle au béton, ce matériau du futur dans lequel les architectes placent tous leurs espoirs. Ces maisons introduisent pour la première fois à Liège une esthétique nouvelle transposant la rationalité du plan dans la façade : fenêtres en bandeaux, châssis métalliques, toiture plate, absence d'ornements... Bien qu'exceptionnelle à l'échelon local,

l'expérience du Tribouillet reste sans lendemain. Les sociétés de logement continuent à privilégier des formes de tendances régionalistes notamment dans la cité-jardin de Naniot à Liège (arch. Melchior Jeurgen *et alii*, 1921-1934) ou en banlieue, à Jupille, dans la cité des Cortils (arch. Joseph Moutschen, 1925-1935).

Il faut attendre la seconde moitié des années 1930 pour assister à un revirement en matière de logement social. Pour faire face aux expropriations consécutives aux travaux d'assainissement d'Outremeuse menés dès 1928, La Maison liégeoise se lance dans la construction de plusieurs immeubles dont l'imposant ensemble de la rue Louis Jamme (arch. Melchior Jeurgen, 1937-1939). Ce complexe de 174 logements d'une à quatre chambres dispose de tout le confort moderne : salles de bain et wc privatifs, raccordement à l'électricité et au gaz, vide-poubelle, parlophone, ouvre-porte électrique... Les équipements communs sont nombreux et démontrent la volonté des sociétés d'offrir à tous l'accès au

progrès : ascenseurs, antenne T.S.F., locaux pour vélos, buanderie et séchoirs en sous-sol. Dominé par un parement en briques, le complexe témoigne de l'influence qu'exercent les Pays-Bas auprès des architectes belges dans la construction des logements collectifs.

L'habitation privée reste quant à elle toujours attachée à la décoration. Le modernisme est, particulièrement pour la bourgeoisie, politiquement marqué du sceau « révolutionnaire ». Il est vrai que tant Victor Bourgeois que les membres de *L'Équerre* ne cachent pas leur affinité avec l'idéologie du POB. En 1930, peu après un voyage aux États-Unis où il a côtoyé Frank Lloyd Wright, Joseph Moutschen, professeur à l'Académie des Beaux-Arts, réalise sur les hauteurs de Jupille son habitation personnelle dans laquelle il met en œuvre une écriture en rupture. Membre des Ciam, il dessine un cube en béton dont les dimensions correspondent davantage à celles d'une maison ouvrière qu'à celles d'un architecte<sup>2</sup> (fig. 3). Outre une composition représentant un paysage industriel – un geste en contradiction avec le modernisme radical rejetant toute forme de décoration – la construction réunit de nombreux éléments du langage rationaliste : toiture plate, châssis métalliques, jeu des volumes, enduit blanc...

De son côté, extrêmement actif dans le monde culturel<sup>3</sup>, Yvon Falise décroche ses premières commandes. Les maisons Sanquin et Dauge (fig. 4), toutes deux réalisées en 1932, développent une organisation spatiale fonctionnelle qui annonce la naissance de l'habitation moderne. Tout est pensé pour faciliter les déplacements au sein du foyer de manière à alléger les tâches ménagères. C'en est terminé de l'hôtel bourgeois traditionnel avec ses hauts plafonds, sa cuisine en annexe et ses étages en paliers. La maison repose sur une structure en béton, s'articule en plateaux et dispose d'une cuisine équipée et d'une salle de bain. Quant aux façades, elles reflètent une esthétique moderniste caractéristique : enduit blanc, toiture plate, absence d'ornements, suppression de la corniche, châssis métalliques...

À partir de 1935, les nouvelles tendances quittent l'avant-garde pour se généraliser. Le modernisme s'assagit, se crédibilise et se débarrasse de son cachet révolutionnaire et sulfureux. Peu à peu, les architectes revisent le courant en le réinterprétant de manière tempérée pour donner naissance à un nouvel éclectisme. Certains comme Urbain Roloux ou Jean Plumier proposent une écriture misant sur le jeu des volumes mais où la décoration reste encore présente que ce soit en façade ou dans les aménagements intérieurs.

Les années 1930 sont aussi marquées par l'essor d'une nouvelle typologie. Soutenus par la loi sur la copropriété de 1924 et s'inscrivant dans un contexte voyant la fin de la domesticité, les immeubles à appartements se multiplient et répondent aux aspirations d'une bourgeoisie qui délaisse les hôtels de maître et qui est fascinée par les images des gratte-ciels américains. Organisés en

Fig. 2.  
Maisons construites dans le cadre du concours du Tribouillet, vue des façades arrière, arch. Louis Herman de Koninck, 1930.  
© Archives d'architecture moderne, Bruxelles.



Fig. 3.  
Maison Joseph Moutschen à Jupille, vue de la façade nord-est, arch. Joseph Moutschen, 1930, collection privée.



Fig. 4.  
Maison Sanquin, arch. Yvon Falise, 1932. Extrait de *Bâtir*, n° 9, 15 août 1933.

plateaux, les appartements reproduisent à l'horizontale les codes de l'habitation bourgeoise. On y retrouve la séparation entre espaces privés et de réception ainsi que les locaux destinés au service. Formellement, ces immeubles témoignent de l'extraordinaire diversité des courants qui émaillent l'Entre-deux-guerres, allant de l'Art déco (immeuble Halleux, arch. Paul Petit, 1930) au classicisme moderne (immeuble Fagard, arch. Louis Rahier, 1937-1939) en passant par le modernisme (immeuble « L'Intégrale », arch. Groupe L'Équerre, 1938-1941).

L'arrivée au pouvoir du POB dans la seconde moitié des années 1930 marque un tournant dans l'architecture des infrastructures publiques grâce à l'arrivée de Georges Truffaut à la tête de l'échevinat des Travaux publics. Sensible aux revendications « sociales » des rédacteurs de *L'Équerre*, le socialiste nomme Jean Moutschen directeur du service de l'architecture de la ville. Avec le soutien de l'Office du redressement économique (OREC), dont la direction artistique est confiée à Henry van de Velde, la ville se dote de nouvelles plaines de jeux, d'installations sanitaires et d'écoles comme le Lycée de Waha (arch. Jean Moutschen, 1936-1938), édifice monumental associant fonctionnalisme et interventions artistiques. C'est aussi à Georges Truffaut que l'on doit la construction de la piscine et des bains publics de la Sauvenière (arch. Georges Dedoyard, 1938-1942) (fig. 5). Désigné au terme d'un concours, l'architecte tire profit de la force du béton pour répondre à un programme complexe associant une gare routière, deux bassins de natation et des bains publics. Le monumentalisme classique de la façade est, au même titre que celle du Lycée de Waha, représentatif de l'architecture officielle des années 1930. De son côté, l'Université se lance elle aussi dans de grands projets de modernisation. Au début des années 1930, elle entame la construction du campus du Val-Benoît (1930-1937) où les architectes Joseph Moutschen, Albert Puters et Albert-Charles Duesberg développent une écriture d'une exceptionnelle cohérence associant fonctionnalisme et influence hollandaise.

Loin de se limiter à Liège, cet ambitieux programme de modernisation touche l'agglomération et particulièrement Herstal et Seraing dont les nombreux projets sont là aussi confiés à des personnalités intimement liées au POB comme Joseph Moutschen et Pierre Rousch.

La nouvelle légitimité qu'ont acquise les architectes modernistes tant auprès des autorités politiques que du grand public trouve son aboutissement le plus spectaculaire dans l'Exposition internationale de 1939, événement qui célèbre l'inauguration du canal Albert et dont la thématique est dédiée à l'eau. À 31 ans, Yvon Falise se voit confier la direction du service de l'architecture de l'exposition. Pour se faire aider, il fait appel à Le Corbusier qui, malgré une visite éclair et la présentation de quelques esquisses pour un pavillon, est écarté. Avec la collaboration de jeunes architectes sensibles aux théories du Mouvement moderne, il réalise le plan d'aména-

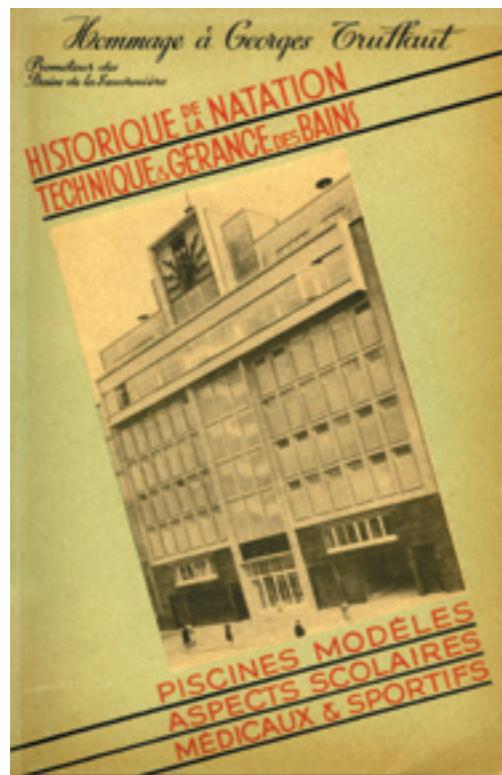


Fig. 5.  
Bains et thermes de la Sauvenière, arch. Georges Dedoyard, 1938-1942. Couverture de *Hommage à Georges Truffaut, promoteur des Bains de la Sauvenière*, Liège, 1946.  
© Centre d'Archives et de Documentation de la CRMSF, Liège.

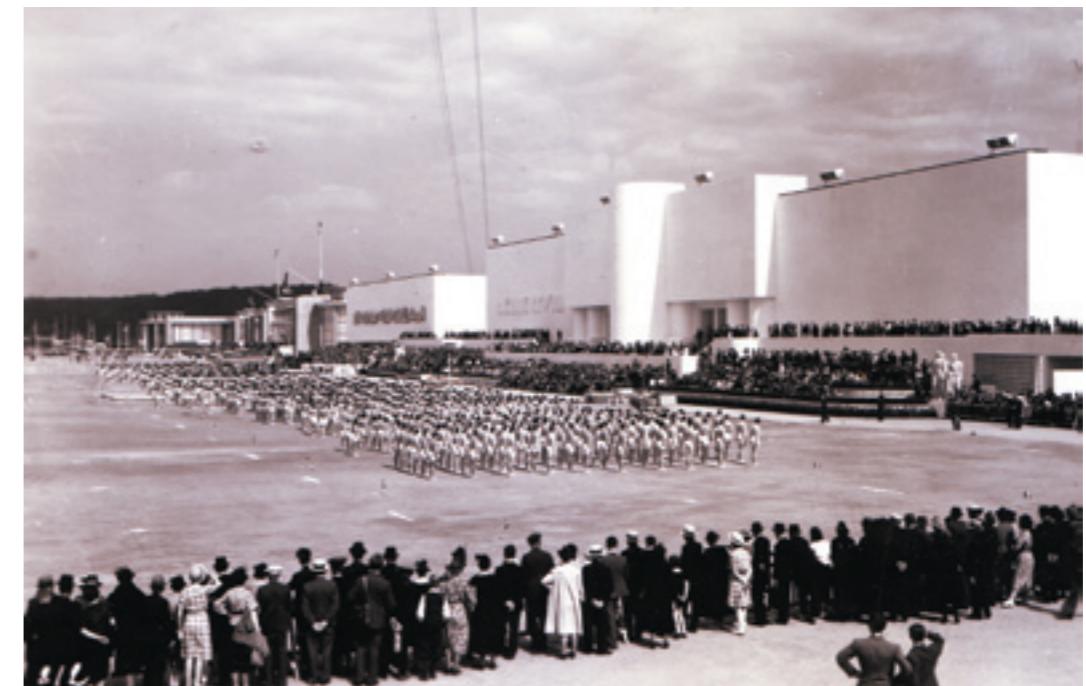


Fig. 6.  
Démonstration de gymnastique sur l'esplanade de la rive droite et, en arrière-plan, Palais du Génie civil, arch. Bage, Brahy, Joseph et Martin, 1939.  
© Centre d'Archives et de Documentation de la CRMSF, Liège – fonds de la Ville de Liège.

gement en se soumettant aux règles de l'urbanisme rationnel telles que défendues par les CIAM : de l'air, de l'espace, de la lumière, de la verdure.

De part et d'autre de la Meuse, les constructions sont disposées en ménageant de vastes jardins dessinés par le moderniste Jean Canneel-Claes. Les palais, édifiés à partir de structures métalliques standardisées, suivent une esthétique où la décoration laisse la place à un jeu des volumes caractéristique de l'architecture moderne des années 1930 (fig. 6). La plaine de jeux Reine Astrid (arch. Groupe L'Équerre, 1937-1939) et l'ancienne patinoire (arch. Jean Moutschen, 1938-1939) constituent les derniers témoignages majeurs de la manifestation.

## NOTES

<sup>1</sup> Avec la collaboration d'Émile Parent, Edgard Klutz, Paul Fitschy, Victor Louis Rogister, Albert Tibaux et Jean Moutschen.

<sup>2</sup> Cette maison est d'ailleurs une copie conforme de celle qu'il réalise dans le cadre du concours du Tribouillet la même année.

<sup>3</sup> Avec la collaboration d'*Anthologie*, la revue littéraire et artistique de Georges Linze, *L'Équerre* organise notamment « L'Exposition d'architecture rationnelle et éléments » qui se tient dans les locaux du peintre Joseph Koenig (1<sup>er</sup> au 15 février 1932) et « Pour une meilleure architecture » au Palais des Beaux-Arts (1<sup>er</sup> au 30 mars 1933).